

Ils choisiront plus tard ou le succès d'une illusion

par Claude DUCARROZ, prêtre, Vevey

La part des personnes déclarant n'appartenir à aucune communauté religieuse a explosé en 20 ans, passant de 1% en 1970, à 3,8% en 1980 et à 7,4% en 1990 (selon les recensements fédéraux). Cela ne signifie pas pour autant que ces personnes aient coupé tout lien avec la religion (selon les cantons, la question fiscale peut jouer un rôle...). Ainsi, même ceux qui ont quitté l'Eglise tiennent parfois à faire bénir leur mariage ou à baptiser leurs enfants, comme l'a montré un sondage réalisé en 1990 dans le cadre de l'enquête sur le «pluralisme culturel et l'identité religieuse». Au premier abord, cela semble s'arrêter là : malgré l'engagement pris lors du baptême de leur enfant, de nombreux parents refusent de leur offrir une éducation religieuse, au nom de la liberté de conscience. Une illusion qui déresponsabilise.

Jusqu'à maintenant, tout s'est passé comme sur des roulettes. *La communauté sacramentelle de vie et d'amour*, autrement dit le sacrement : pas de problème. On est venu rencontrer un prêtre parce qu'on veut se marier à l'église. Et puis, au civil, c'est purement administratif et tellement froid ! La fidélité ? Ça va de soi, sinon on ne se marierait pas. Petit clin d'œil réciproque et significatif. *Une union qui dure jusqu'à la mort ?* Aucune hésitation. Ils savent bien qu'il y a beaucoup de divorces, y compris parmi leurs amis. Mais ça n'arrivera pas chez eux. Ils s'aiment tellement ! Avoir des enfants ? Evidemment. D'ailleurs, certains l'avouent : c'est parce qu'ils sont décidés de fonder une vraie famille avec des enfants qu'ils veulent passer maintenant de la cohabitation au mariage. Reste l'engagement de *donner à leurs enfants une éducation chrétienne*. C'est justement là que ça coince.

Réponses entendues : *Nous ne voulons pas les influencer sur ce terrain... ils choisi-*

ront eux-mêmes quand ils seront grands... c'est leur affaire, pas la nôtre. Ainsi donc, ces (futurs) parents s'apprêtent à donner ou plutôt à imposer la vie à des enfants ; ils vont inévitablement leur transmettre - sans les consulter - leur culture, leur milieu social, leur style de vie, leurs valeurs morales, en un mot toute une éducation... mais ils estiment que la religion ne doit pas faire partie de ce paquet-cadeau. La foi, l'Eglise, c'est éminemment personnel. Pas d'ingérence dans les consciences. Les enfants choisiront ce qu'ils voudront, le moment venu. On les respectera, c'est tout.

Pas de panique ! Il y a quelque chose à lire ou à entendre derrière de telles réactions. Parfois, ces jeunes adultes ont souffert du zèle autoritaire de leurs parents ou de certains hommes ou femmes d'Eglise. Ils ont ressenti la religion comme une obligation pesante. Le plus souvent, ils se présentent au prêtre comme des «croyants non-pratiquants», entendez des chrétiens qui ont encore quelques convictions inté-

rieures mais ont coupé les liens avec l'Eglise. C'était pour eux une œuvre de libération au moment des grandes émancipations ; ils ont aussi secoué le joug religieux.

Et pourtant, ils reviennent à l'église pour se marier en raison d'un mélange complexe de plusieurs paramètres. Il y a quelques bons souvenirs, malgré tout. Certaines convictions, plus déistes que christiques, sont encore opérationnelles. Et puis, il y a les traditions familiales, la magie d'une belle cérémonie, l'occasion de rassembler parents et amis. C'est un peu tout ça, le mariage à l'église. Dont acte.

Une grave question demeure : quelle idée se font-ils de la religion dans leur vie s'il faut, en quelque sorte, préserver leurs (futurs) enfants de ses influences, comme si la foi était une mauvaise grippe dont il convient de fuir le virus ? Qu'est-ce que l'Evangile, par essence libérateur et porteur de salut, s'ils se garderont bien de le révéler à leurs propres enfants par crainte de blesser leur conscience en leur découvrant ses mystères et ses promesses ? Et quelle image ont-ils de l'Eglise si celle-ci - qui doit évidemment continuer de célébrer de beaux mariages et d'émouvantes funérailles - ne peut plus intervenir dans l'existence des enfants au moment même où ils font leur apprentissage de vie ? Le Christ est-il un ami qu'il fait bon fréquenter et faire connaître à ses rejetons en vue de leur bonheur, ou est-il une sorte de père fouettard dont l'arrivée n'annonce rien de bon, sinon l'oppression dogmatique et le moralisme culpabilisant ? Eduquer chrétiennement, serait-ce enfermer ses enfants dans une cage religieuse dont on a perdu la clef ?

La préparation au mariage est souvent l'occasion pour les fiancés de passer d'une religion à une autre. Ils soldent une idéologie qui traîne des relents de pratiques forcées, pour initier une foi de recommençants. Ils redécouvrent, étonnés et parfois émerveillés, des sources nouvelles dans la

fontaine de l'Evangile qui coule encore au cœur de l'Eglise longtemps désertée.

Il faut d'abord distinguer - sans les séparer - le baptême et l'éducation chrétienne. Il est de plus en plus acquis, même chez nous aujourd'hui, que le baptême peut intervenir à tout âge,¹ même si notre Eglise continue d'obliger les parents à faire baptiser leurs enfants *dès les premières semaines* (cf. Code de droit canonique, n° 867). N'y a-t-il pas quelque chose de grand et de beau dans la démarche libre d'un adolescent ou d'un jeune qui demande le baptême ? Mais il y a aussi de la beauté et de la grandeur chez les parents chrétiens qui portent leurs enfants à la fontaine baptismale pour les insérer au plus tôt dans l'Eglise, famille de Dieu et corps du Christ.

Un jardin à entretenir

Là où il y a illusion et mauvais service, c'est dans l'idée qu'un enfant, pour qu'il soit respecté dans sa conscience et sa liberté, ne doit rencontrer aucun témoin de la foi qui puisse l'évangéliser. Nos enfants s'ébattent dans une société où se croisent et se mélangent de multiples idéologies et religions. Ils ne grandissent pas sous une cloche à fromage ni dans une chambre aseptique, vierges de toute influence. D'ailleurs, leur simple humanité suffit pour qu'ils se posent, peu à peu, une foule de questions de plus en plus existentielles : qu'est-ce que vivre, aimer, enfanter, travailler, souffrir, mourir ? Finalement : qui suis-je, petit d'homme immergé et souvent perdu en ce vaste monde pas toujours drôle, en cette histoire où le tragique et le comique se mêlent pour constituer nos drames ?

Si leurs parents démissionnent de leurs responsabilités sur ce point, s'ils ne leur apportent aucune réponse en les renvoyant aux seules lumières de leur conscience en herbe, ils les condamnent à errer longtemps dans un labyrinthe d'interrogations



Petit d'homme perdu en ce vaste monde.

qui peuvent aboutir au désespoir existentiel. Pire encore, ils les préparent à devenir des proies de premier choix pour la prochaine secte qui ne manquera pas de les endoctriner à défaut de les évangéliser.

Nous savons tous, par expérience, qu'un jardin en friche ne reste pas longtemps sans végétation. Les mauvaises herbes s'implantent là où les bonnes ont quitté le terrain. Élémentaire ! Je suis persuadé que la pratique du domaine religieux laissé en jachère est une catastrophe pour les enfants et les jeunes de demain, même si c'est sous la justification du respect de la liberté de conscience.

Des parents, tant soit peu chrétiens, ont expérimenté pour l'essentiel combien l'Évangile aide à vivre en hommes et femmes debout. Tout en étant critiques parfois, ils savent que l'Église est indispensable à la pérennité de cet Évangile dans le monde. Qui d'autre qu'elle peut et doit transmettre cette bonne nouvelle aux générations futures, malgré toutes les imperfections de ses membres ou de ses dirigeants ?

Si je crois à l'utilité de l'Église, si je suis persuadé que l'Évangile est chaude lumière divine sur nos routes humaines, je n'aurai aucun scrupule à faire découvrir l'une et

l'autre aux enfants qui me sont confiés. Cette responsabilité d'évangélisation dès la tendre enfance - et quel que soit l'âge choisi pour le baptême - est une joie profonde pour les parents. Ils accompliront leur devoir avec tendresse et délicatesse, sans oublier le respect pour la liberté de la personne au fur et à mesure que l'enfant grandit. Bien sûr, le jeune redécidera un jour par lui-même, mais ce sera en connaissance de cause. Le risque d'un autre choix que celui de la foi chrétienne existe toujours. C'est la marque de la liberté. Du moins aura-t-il fréquenté très tôt cet ami des enfants qui leur veut le meilleur bien, Jésus de Nazareth. N'allons pas les priver d'une telle rencontre avec Celui qui est, pour eux comme pour nous, *chemin, vérité et vie*.

Cl. D.

¹ Dans le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, de 1990 à 1998, 1 111 personnes sont entrées dans l'Église catholique comme enfants en âge de scolarité, jeunes ou adultes, la plupart en recevant le baptême, ce qui représente une moyenne de 123 personnes par année.